



## Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

« Nous n'avons pas connu, du temps où nous étions écoliers, des éducateurs d'élite et pourtant comme il reste dans mon souvenir le dévoué instituteur de village qui m'a orienté vers la vie enseignante en me faisant passer ce modeste certificat d'études qui a décidé du choix de mon métier. Je le revois, au cours de ses leçons, où il mettait un tantinet de pédantisme mais tant de bonne volonté ! Ces leçons c'était notre culture à nous, petits paysans et sans elles nous n'aurions eu aucun horizon où accrocher notre curiosité. Aussi, c'est en souvenir de mon vieux maître que je suis indulgent pour un passé pédagogique qui a eu ses petits travers, ses insuffisances et aussi ses grandeurs. »

Ce vieux Maître, cher camarade, dont vous évoquez le pieux souvenir, m'atteint moi-même au plus profond de mon cœur, car il est l'image même de cet instituteur de conscience et de foi que fut mon père. Au cours de ma vie d'éducatrice, j'ai été sans cesse sollicitée par l'emprise de son enseignement de conviction préétablie, de confiance indéfectible en la science intangible. Et quand je rencontrais la vie avec ces rythmes neufs qui ne participaient plus du passé, quand l'expérience vécue m'imposait une infidélité au cher modèle, c'était en moi comme une blessure où filtrait le remords. Et pourtant la vie est un fleuve qui coule : on ne repasse pas devant le rivage qui retient votre pensée prisonnière, car la valeur de cette pensée est justement d'être vagabonde, d'aller vers la noble aventure, dût-on au passage se meurtrir ou se désespérer. Au bout de l'épreuve loyale, nous le savons, éclatera la joie de la réussite et la joie n'explose que parce que la souffrance vécue lui a donné son élan. La fidélité au passé immuable ne se comprend pas à qui décide d'aller de l'avant, car elle est une faute contre la vie même, la vie des changements et des problèmes incessants à résoudre.

Oui, le cœur se met à l'aise dans l'émouvant souvenir, mais l'esprit n'est en plénitude que lorsqu'il ose affronter le doute et l'action créatrice et son couronnement. Il n'y a pas d'Instructeur au sens biblique du terme, car l'Instructeur se pare à son insu de merveilleux et de poésie et voile l'expérience de vérité. Il n'y a pas d'Instructeur pour nous surtout, ouvriers du beau métier d'enseigner, car il y a d'abord la destinée de l'enfant qui, hors de nous, pose ses propres

exigences. Nous n'avons pas de Vérité préétablie à apprendre, mais nous avons le devoir d'aider l'enfant à découvrir, à exprimer sa vérité personnelle et sociale qui feront de lui un homme nouveau. L'éducateur qui s'attarde à une pédagogie du verbe au lieu d'entrer dans le jeu du troupeau, l'éducateur qui pérore et maintient l'enfant dans l'immobilité de sa péroraison, fut-elle d'école nouvelle, n'est aujourd'hui qu'un fanfaron sans assise. Et entrer dans le jeu du troupeau, c'est, une fois encore, voir les choses en simplicité en les touchant de ses yeux et de ses mains, c'est prendre notion du concret et œuvrer vers le beau travail.

Non, il n'y a pas d'Instructeur, il y a d'abord celui qui a noblement travaillé et qui nous apporte sa généreuse construction.

« Nous connaissons bien mal nos petits dans nos écoles de villes et ceux qui ne s'imposent pas par leur turbulence ont tôt fait d'être oubliés du maître qui n'est pas suffisamment attentif à la réaction de chacun... Nous avons ici des enfants venus d'une espèce de « zone » en accroissement. Parmi eux se trouvent ceux qui sont devenus les maîtres des terrains vagues, endurcis et pleins de vie et qui nous rapportent chaque jour les richesses insoupçonnées qu'ils ont découvertes dans le jeu des libres explorations. Il y a ceux aussi qui semblent avoir subi l'empreinte de cette route de fin de ville qu'ils doivent suivre sans cesse de la baraque d'usine où ils habitent, à l'école où ils font la halte quotidienne... René Lagneau est un de ces gamins sorti de la baraque où il mène une vie que nous ne connaissons pas, car il est le gosse timide, renfermé sur lui-même, solitaire dans la cour et ne souriant que lorsqu'un sourire vient le solliciter... Un matin, le voisin de René Lagneau vient me dire : Madame, René a fait un texte, il ose pas le montrer ». Et c'est ainsi que j'ai eu en main le beau poème du cheval :

« Cheval, cours, galope,  
Fais-moi gagner la course. » ...  
Mais le cheval fatigué  
Reste à l'écurie,  
Pleure de fatigue,  
et d'ennui ...  
Pauvre cheval, il hurle,  
Il crie.  
« Mais toi, oui toi,  
Guéris ce cheval ! »  
Le cheval maigre

*Si maigre, remue la queue  
Et hurle.*

— *Regardez-le, là, qui nous fait pitié*

— *Mais grâce encore à ce cheval  
J'ai gagné la course  
L'année dernière... »*

— *Ah ! pauvre cheval !*

*Mais malheureux, regarde  
Ton cheval, ton cheval qui souffre  
Supprime le fouet,  
Supprime les guides,  
Ces guides qui lui font mal,  
Qui lui tordent le museau.  
Il tremble, il a froid.*

— *Il va mourir ton cheval !*

*Hélas, Monsieur Mathurin,  
Votre cheval souffre,  
Et pleure,*

*Supprimez aussi cette voiture  
Qui le fatigue,  
Cette voiture si lourde.  
Pauvre cheval qui meurt.*

*...C'est trop tard, Mathurin,  
Votre cheval est mort,  
Est mort de fatigue,  
Et d'ennui...*

R. LAGNEAU (9 ans).

A la lecture de ce texte si maladroitement écrit sur une mauvaise page d'un méchant cahier, j'ai été emballée. Mais comment forcer la timidité du jeune poète ? Comment lui imposer pendant cette longue lecture de son œuvre (car pour un gamin de 9 ans, c'est un long texte), la crainte de n'avoir pas totalement réussi ? Nous ne l'avons donc pas lu tout de suite aux autres. On ne l'a même pas imprimé, mais simplement recopié sur le « gros cahier » de poèmes qui recueille toutes nos œuvres inédites.

Quelles circonstances eut motivé ce poème ? Je ne suis pas arrivé à éclaircir ce mystère. L'enfant a vu un cheval et a médité sur le sort de la bête... c'est tout... A-t-il voulu exprimer là, inconsciemment, les visions pénibles du travail qui l'entourent, l'oppression de la tâche de ses parents à l'usine ? Le cheval est-il l'image de l'inutile courage de celui qui travaille jusqu'à la mort et sans espoir ?

Que de perspectives ouvrent de telles trouvailles ! Avec toutes les contraintes nées d'un groupe de 14 classes, notre action sur nos petits est, hélas ! trop fugitive et je pense avec envie à ceux qui peuvent faire œuvre profonde, durable, complète dans la tranquillité d'une simple petite école de village ! Quel enchantement ce doit être de prendre, en des contacts fréquents, la part du Maître ! Mais sait-on jamais la prendre sans risquer des malentendus »

(à suivre.)

Elise FREINET.